

« Pourquoi rêves-tu sans cesse à cet absent, que tu n'as jamais vu, que tu ne verras jamais ?

« Est-ce le besoin de philosopher ?

« Tu n'es pas si philosophe que ça, ma chère enfant. Et il y a plus d'imagination que de raison dans tout ce bavardage que tu couches par écrit, comme s'il en valait la peine.

« Pourquoi penses-tu à lui ?

« Pourquoi t'intéresses-tu tant à cette existence étrangère ?

« Pourquoi, lorsqu'on t'a parlé de la Mariquita et de sa beauté, as-tu été triste pendant plusieurs jours ?...

« Pourquoi t'es-tu livrée, pour la première fois de ta vie, à des recherches de coquetterie, soignant tes cheveux blonds, y mettant des rubans, changeant la forme de tes robes ?...

« A qui veux-tu donc plaire ?

« A toi ?

« C'est fait depuis longtemps.

« A Annette ?

« C'est une petite fille qui t'a dit cent fois que tu étais jolie et que tu avais les plus beaux yeux du monde, après les siens, toutefois, qui sont admirables !

« Sa conquête n'est donc pas à faire.

« Au duo ?

« Il est aveugle !

« Aux paysans d'alentour ?

« Ils n'y voient goutte, les pauvres gens, et sont bien plus sensible au poli lustré de leurs boucs qu'aux boucles de ta coiffure et à tous tes raffinements, qui ne s'adressent pas à eux, d'ailleurs...

« Mais à qui ?— A qui donc ?

« Jeanne, tu n'es qu'une sottise !

« Te voilà en rivalité réglée avec une femme que tu ne connais point, pour un homme, que tu ne verras pas.

« Et, si tu le voyais... il est marié...

« Et tu es honnête fille !

« D'abord, il est beaucoup plus âgé que toi. Il a, au moins, quarante ans !

« Ah ! je suis absurde, insensée !

« Je me souffletterais volontiers !

« Eh bien, oui ! Je l'aime !

ü

« On n'a jamais rien vu de pareil !

« Je l'aime, parce qu'il a été malheureux, parce qu'il l'est encore.

« Je l'aime, parce que personne ne semble l'avoir aimé, comme il eût fallu l'aimer !

« Je l'aime, parce qu'il a commis des fautes, parce que je le sens faible et perdu, et que je l'eusse rendu fort.

« Je l'aime, parce que j'eusse arraché les épines du chemin où il a laissé beaucoup de sa chair, et dit-on, même un peu de son honneur.

« Je l'aime, parce qu'il en aime une autre ; parce qu'il est marié ; parce qu'il ne me connaît pas plus que je le connais ; parce que tout nous sépare ; parce qu'il est l'impossible.

« Je l'aime, parce que je l'aime !

« Cet aveu m'a soulagée.

« Je préfère voir clair en moi-même.

« Maintenant, ma pauvre Jeanne, tu sais ta maladie, et tu apprends à te connaître !

« Eh bien ! mademoiselle, vous ne ressemblez guère à la femme fort, raisonnable, que vous croyiez être !

« Je me sens devenir humble.

« Me voilà tout simplement une fille romanesque, comme tant d'autres, plus que toutes les autres !

« Je me fais pitié, et j'ai honte.

« Honte, pourquoi ?

« Après tout, puisqu'il faut aimer, un jour ou l'autre, cet amour absurde, insensé, fait de l'ombre d'une ombre, ne convient-il pas à mon humble position dans le monde ?

« Je n'ai point de famille ; je n'ai point de dot !

« Qui eût voulu de Mlle de Léon tout sec, pour ses yeux bleus, ses cheveux blonds, et ses dents blanches ?

« Personne, à vrai dire !

« J'ai déjà vingt-cinq ans, et ce n'est pas à vingt-cinq ans que je trouverai ce que n'ont pas trouvé mes dix-huit ans !

« On m'a courtisé souvent, et j'ai bien su pourquoi... car on ne cache pas tout aux filles pauvres... On les enseigne de bonne heure.

« Je n'ai pas voulu.

« J'ai été sur le point d'aimer, plusieurs fois ; mais, quand j'ai vu celui-là, auquel mon cœur eût pu se donner, abusant de ma faiblesse et de sa force, ne rêvait que de se faire du plaisir avec ma vie et de me déshonorer pour passer quelques instants agréables, c'est de la haine et de l'indignation que j'ai ressenties.

« L'infamie de cet égoïsme butal me révoltait !

« Pourtant, un jour ou l'autre, j'aurais sans doute fini par aimer quelque être de chair et d'os... et alors...

« Non, non, mieux vaut cet amour idéal, ne reposant sur rien. Il me protégera, et j'aurai connu ce qui complète et fait la femme :

« L'amour !

« Henri, je t'aime !

« Henri, je t'aime !

« Henri, je t'aime !

« Qu'est-ce que j'apprends ? Il est veuf !

« S'il allait revenir ?

« Si le duo lui pardonnait ! C'est la Mariquita qui sépare le père et le fils. A présent, je suis sûre que le duo céderait !

« Mon devoir, c'est de ramener le fils chez le père !

« C'est un devoir sacré...

« Je le remplirai, quoi qu'il m'en coûte.

« Mais je le remplirai comme il doit être rempli, loyalement, honnêtement, sans arrière-pensée.

« Il est veuf !

« Adieu, ce cher rêve qui m'a fait vivre depuis deux ans ! Je ne dois plus m'y abandonner !

« Ce serait lâche et odieux !

« Du moment que le marquis est libre, l'honneur et la pudeur m'interdisent cette folie.

« Je suis l'obligée du duo, je suis l'amie, la seconde mère, la vraie mère d'Annette.

« Cela suffit.

« Je sais mon devoir. Je l'accomplirai. Je ne dois plus l'aimer, même en rêve. Je crois que je ne l'aime plus.

« Je n'en parlerai plus !
